

DEBBIE MACOMBER



La mélodie
de l'été

ROMAN

L'auteur aux 200 millions
d'exemplaires vendus


CHARLESTON

« Un des meilleurs livres de l'année. »
Library Journal

L'été est une saison haute pour la maison d'hôtes de Jo Marie Rose. Mark Taylor et elle ont passé beaucoup de temps ensemble pour aménager ce lieu paradisiaque. Et même si la jeune femme essaie de se persuader que Mark n'est qu'un ami, elle pense beaucoup à lui ces derniers jours. Mais pour le moment, il est temps d'accueillir de nouveaux visiteurs.

Ellie Reynolds a 23 ans, et arrive à Cedar Cove pour rencontrer Tom, un homme avec qui elle correspond depuis des mois sur Internet et dont elle pense être tombée amoureuse. Maggie et Roy Porter sont là pour leurs premières vacances, seuls sans les enfants. Ils espèrent retrouver la flamme de leur amour et regagner chacun la confiance de l'autre. Mais Maggie a un dernier secret à lui avouer, qui pourrait bien faire éclater son mariage...

Pour chacun d'eux, ce sera le moment de mettre son cœur à jour – et de prendre la plume –, révélant ainsi le courage qu'il faut pour être vulnérable, tolérant et ouvert à l'amour.

Avec plus de 200 millions de livres vendus, traduits dans 23 langues, **Debbie Macomber** est l'une des romancières les plus populaires du monde. Elle a reçu de nombreux prix et ses romans sont classés dans la liste des meilleures ventes du *New York Times*.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Bertrand.

8,50 € Prix TTC France
ISBN: 978-2-36812-156-6



9 782368 121566



www.editionscharleston.fr

Debbie Macomber

LA MÉLODIE
DE L'ÉTÉ

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence Bertrand


CHARLESTON

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017
29 boulevard Raspail
75007 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

Initialement publié sous le titre *Une lettre en été*
(éditions Charleston, 2015)

Titre original : *Love Letters*

Copyright © 2014 by Debbie Maccomber

Tous droits réservés.

This translation published by arrangement with Ballantine
Books, an imprint of Random House, a division of Penguin
Random House LLC.

ISBN : 978-2-36812-156-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

Suivi éditorial : Manuella Guillot

Traduction : Florence Bertrand

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

Ce livre est dédié à
Steve et Robin Black d'UPTick Wines
pour leur amitié, et pour nous avoir offert,
à Wayne et moi, un rang de vignes.
Puissent-elles produire du vin éternellement !

Août 2014

Chers amis,

Une des questions que l'on me pose le plus souvent est : « Où trouvez-vous vos idées ? » La réponse varie selon les romans. La plupart des intrigues que je développe sont inspirées d'événements que j'ai vécus. Une lettre en été n'échappe pas à la règle.

Peu après le décès de ma mère, j'ai découvert le journal intime qu'elle avait tenu durant la seconde guerre mondiale. C'était un carnet comme on en faisait alors – un agenda qui s'étalait sur cinq ans – avec quelques lignes à remplir par jour. Chaque page était une lettre d'amour que ma mère adressait à mon père. Son cœur animait chaque mot. Je les ai toutes lues, les larmes aux yeux. Un jour, mon père avait fait livrer à ma mère, par l'intermédiaire de sa sœur, un bouquet de roses pour son anniversaire. À cette date, elle écrivit : « Des roses de Ted. Oh ! Mon cœur. » Plus tard, il avait été capturé et détenu en Allemagne comme prisonnier de guerre et, des mois durant, ma mère n'avait su s'il était vivant ou mort. Chaque jour, les seuls mots qu'elle avait écrits alors étaient : « Pas de lettre de Ted. Pas de lettre de

Ted. » Et puis il y avait eu cette phrase déchirante qui révélait toutes ses angoisses : « Oh ! Mon Dieu... Je vous en prie. »

Lorsqu'elle avait su mon père en vie, ma mère avait cessé d'écrire.

Après cette découverte, j'avais commencé à imaginer comment des lettres d'amour pouvaient venir illustrer un roman. Mon héroïne, Jo Marie, sait ce qu'il en est de perdre son mari en mission. Paul lui a envoyé une lettre au cas où il ne reviendrait pas. Et un jeune couple, Roy et Maggie Porter, que vous êtes sur le point de rencontrer, s'est séparé à l'Université avant de se réconcilier par écrit. Et puis il y a Ellie... J'ai tendance à faire ça, vous savez. Je me laisse emporter par l'intrigue au point de la trahir dans mon avant-propos ! Mais je vais essayer de résister et vous laisser découvrir tout cela par vous-mêmes.

Quand vous aurez lu cette histoire, j'espère que vous aussi vous sentirez assez forts pour écrire à l'être aimé.

Un de mes plus grands plaisirs d'auteur est d'avoir des nouvelles de mes lecteurs. Vous pouvez me contacter sur mon site www.DebbieMacomber.com ou sur Facebook. Et puis, si vous en avez envie, vous pouvez aussi m'écrire une lettre d'amour et l'envoyer à l'adresse suivante : P.O. Box 1458, Port Orchard, WA 98366, États-Unis.

*Bonne lecture,
Amicalement,*

Debbie Macomber

1

Il y a encore deux ans, si on m'avait dit que je deviendrais propriétaire d'une maison d'hôtes dans la minuscule bourgade de Cedar Cove, j'aurais éclaté de rire. Certes, je ne m'étais jamais attendue non plus à être veuve à trente-cinq ans. Si j'avais déjà appris une chose dans ma courte existence, c'est que l'avenir n'était jamais garanti.

Par une chaleur torride ce vendredi d'août, j'étais occupée à changer les lits, récurer les salles de bains et préparer des cookies. Le comble, c'est que j'adorais ça ! Enfin, peut-être pas le ménage, mais presque tous les aspects de ma nouvelle vie.

Deux années entières s'étaient écoulées depuis la mort de mon mari. À l'époque, jamais je n'aurais cru possible de rire, ni même de sourire de nouveau. Quand j'avais appris la mort de Paul dans un accident d'hélicoptère sur une montagne d'Afghanistan, mon univers s'était écroulé. J'avais

eu besoin de me raccrocher à quelque chose pour ne pas m'effondrer complètement, et ce quelque chose avait été la Villa Rose.

Presque tout le monde m'avait déconseillé d'acheter cette maison d'hôtes : ma famille, mes amis, mon employeur. *Un changement trop radical. Une décision trop rapide. Attends au moins un an*, me disait-on. De sages conseils que j'avais écoutés d'une oreille distraite tout en échafaudant mes projets en cachette : je savais que tenter une nouvelle aventure était pour moi le seul moyen de ne pas devenir folle.

Cela n'avait pas toujours été facile. J'avais beau faire le gros du travail moi-même, la maison d'hôtes ne me rapportait pas suffisamment d'argent. Malgré tout, je gardais la tête hors de l'eau et réinvestissais le moindre centime dans la villa.

Après l'avoir rebaptisée la Villa Rose, en hommage à mon mari Paul Rose, j'avais fait fabriquer une nouvelle enseigne. Celle-ci ornait désormais fièrement l'entrée de la propriété, mon nom gravé sous celui de la maison.

Ensuite, il avait fallu effectuer divers travaux, certains par nécessité, d'autres par souci d'esthétisme. Par chance, des amis m'avaient présenté Mark Taylor.

Mark.

Quelle énigme ! Depuis un an, je le voyais pratiquement tous les jours, voire deux ou trois fois par jour, mais les seules choses que je connaissais de lui étaient son nom, son adresse, son métier – menuisier hors pair – et son penchant pour mes cookies au beurre de cacahuètes. La curiosité me démangeait. Je mourais d'envie de découvrir ses secrets et j'avais

imaginé une dizaine de scénarios possibles susceptibles d'expliquer son mutisme. Certains étaient ridicules, d'autres presque effrayants.

Je tentais de lui soutirer des informations ici et là, avec un succès mitigé, pour ne pas dire inexistant. Cet homme était décidément muet comme une carpe.

Le lave-linge émit un signal, indiquant que le cycle était terminé.

J'avais eu plaisir à accueillir Lois et Michael Henderson, un couple adorable reparti le matin même après un court séjour à Cedar Cove. Leur fils, affecté à la base navale de Bremerton, s'était récemment fiancé à une jeune femme de la région, et ils avaient fait le déplacement depuis le Texas pour faire sa connaissance.

J'avais deux réservations pour le week-end. Et si j'oubliais parfois le nom de mes clients, je me souvenais en revanche très bien des personnes qui m'avaient appelée.

La première fois que j'avais parlé à Eleanor Reynolds, son langage châtié m'avait portée à croire que j'avais affaire à une femme d'âge mûr, style bibliothécaire ou comptable. Je m'étais vite ravisée. Ellie – elle m'avait demandé de l'appeler ainsi – et moi avions eu deux conversations après ce premier appel. Lorsqu'elle avait téléphoné pour annuler, puis quand elle avait rappelé pour revenir sur sa décision. Apparemment, elle n'arrivait pas à se décider, mais comme je n'avais pas eu d'autres nouvelles depuis, je supposais que la réservation était maintenue et qu'elle arriverait dans l'après-midi.

À l'inverse, Maggie Porter, bavarde et pleine d'entrain, m'avait fait l'effet d'une bouffée d'air frais. Elle avait programmé un week-end en amoureux avec Roy, son mari. Et quand ses beaux-parents avaient eu vent du projet, ils avaient tenu à leur offrir ce séjour pour leur anniversaire de mariage. J'avais hâte de rencontrer le jeune couple.

Rover aboya, signalant une présence dans l'allée. Je jetai un coup d'œil à ma montre, redoutant d'avoir oublié l'heure. Cependant, mon fidèle compagnon fila vers la porte, son jappement enthousiaste m'indiquant que je n'avais rien à craindre. Ce n'était pas un client mais Mark Taylor.

Parfait ! J'avais espéré qu'il viendrait. J'avais la ferme intention de lui faire subir un interrogatoire en règle et, cette fois, je n'allais pas le laisser se dérober.

J'ouvris la porte. Il s'était cassé la jambe au moins de mai mais la fracture s'était bien réparée. Il ne boitait même plus. À l'époque, j'étais fâchée contre lui : il avait mis si longtemps à planter ma roseraie ! Ce travail, qui n'aurait pas dû lui prendre plus de quelques jours, avait traîné des semaines durant.

Pour être juste, sa blessure n'avait pas exactement contribué à accélérer le mouvement. D'ailleurs, lorsqu'il eut enfin terminé et que j'avais vu les rosiers en fleurs, mon agacement s'était dissipé comme par magie. À présent, j'envisageais la construction d'un kiosque. J'avais même remis à Mark la photo d'un modèle que j'avais en tête.

Je m'y imaginai déjà, assise avec Rover, sirotant un thé ou un café au coucher du soleil, admirant les Montagnes Olympiques sur fond rose et orangé. Certes,

je pouvais jouir de la même vue depuis la terrasse en bois située à l'arrière de la maison, mais j'aimais réserver cet endroit à mes invités, d'autant plus que la photo du coucher de soleil figurait sur ma brochure. Une photo prise par Mark. À vrai dire, il était assez doué, même s'il écartait toujours mes compliments d'un revers de la main, l'air vaguement gêné.

Mark entra et baissa les yeux sur Rover, marmonnant que ce chien n'était décidément bon à rien.

Je me mordis la langue pour ne pas répondre. Mark était comme ça. Il faisait des remarques pour me provoquer, mais j'avais compris son petit jeu et je n'allais pas tomber dans le panneau.

— Tu as une minute ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Qu'y a-t-il ?

Au lieu de répondre immédiatement, il se dirigea vers la table de la salle à manger et y posa un rouleau de papier.

— J'ai terminé les plans du kiosque.

Pour une surprise, c'était une surprise. Je m'étais préparée à ce qu'il mette cinq ou six mois. Là encore, je le soupçonnais de faire exprès de m'agacer. En dépit de mes efforts, je n'avais toujours pas réussi à comprendre son système de priorités. Peu importait d'ailleurs. Quelle que soit sa manière de procéder, mes demandes étaient en général reléguées tout en bas de la liste.

— C'est fantastique, dis-je, d'un ton que j'espérais encourageant mais réservé.

Je ne voulais pas être déçue s'il m'annonçait qu'il ne pouvait pas commencer les travaux tout de suite.

Il déroula le plan, le maintenant à plat avec la salière et le poivrier.

J'y jetai un coup d'œil et fus aussitôt emballée.

— Quand as-tu fait ça ?

— Il y a quelques semaines.

Et il ne me le montrait que maintenant ?

— Ça te plaît, oui ou non ?

Je n'étais pas la seule à manquer de patience.

— Oui, mais j'ai quelques questions.

— Telles que ?

— Combien cela va-t-il coûter ?

Il leva les yeux au ciel, l'air exaspéré.

— Tu veux un devis aussi ?

— En général, c'est comme ça que ça se passe.

Visiblement insulté, il poussa un long soupir.

— J'aurais pensé qu'après tout ce temps, tu me ferais confiance pour ne pas t'escroquer.

— Je te fais confiance, mais construire un kiosque a un coût, et il faudra peut-être que j'économise un peu. Je suppose que je ne peux pas te payer en plusieurs fois ?

Il haussa les épaules.

— Non.

— C'est bien ce que je pensais.

— Très bien, je vais te faire un devis, mais ne viens pas te plaindre s'il y a du retard. Tu ne pourras t'en prendre qu'à toi-même.

— Tu ne peux pas me donner un ordre d'idées ?

En guise de réponse, Mark tira un petit carnet à spirales de la poche de sa chemise et le feuilleta rapidement. Il étudia une page, fronça les sourcils et ferma les yeux comme pour faire un calcul mental. Quand il les rouvrit, il m'annonça un montant qui me parut très acceptable.

— Ça me semble bien, dis-je, m'efforçant de cacher ma joie.

— On y va, alors ?

J'étudiai le dessin une fois de plus. C'était plus ou moins une copie conforme de la photo que j'avais découpée dans un magazine quelques mois plus tôt.

— On y va.

Je me frottai les mains machinalement, ne songeant plus à dissimuler mon enthousiasme. Tant pis si Mark le remarquait. Rover remuait la queue lui aussi.

— Bien.

Mark referma son plan.

— Tu as fait des cookies ce matin ? demanda-t-il en plissant le nez. Par cette chaleur ?

— Je les ai fait cuire de bonne heure.

J'ai toujours eu tendance à me lever à l'aube. Avant de se marier et d'avoir des enfants, mes amies faisaient souvent la grasse matinée jusqu'à dix ou onze heures le week-end. Pour ma part, j'avais beau essayer, je parvenais rarement à tenir jusqu'à huit heures.

— À quelle heure ?

— À quatre heures.

Mark secoua la tête et fit la grimace.

— Trop tôt pour moi.

— Il est trop tôt aussi pour une dégustation ?

À l'évidence, il attendait que je le lui propose.

— Je pourrais me forcer.

Jamais je n'avais vu Mark refuser un cookie. Cela dit, personne n'aurait deviné qu'il était accro aux sucreries. Mince, élancé, il devait mesurer près de deux mètres ou même un peu plus. Il semblait

perpétuellement avoir besoin d'une coupe de cheveux, mais c'était un homme séduisant. Du moins, il aurait pu l'être s'il avait été enclin à se soucier de son apparence, ce qui, clairement, n'était pas le cas.

Contrairement à lui, j'étais, comme avait coutume de dire Paul, « ronde là où il faut ». Pour lutter contre l'embonpoint, je faisais de l'exercice, surtout de longues promenades avec Rover, et du jardinage. Cet été-là, j'avais laissé pousser mes cheveux, qui tombaient en mèches brunes sur mes épaules. Le plus souvent, je les nouais en queue-de-cheval sur ma nuque.

Mark me suivit dans la cuisine. Rover passa devant. Les cookies au beurre de cacahuètes refroidissaient sur des grilles. Je tendis une assiette à Mark.

— Sers-toi, dis-je en nous versant un café.

Nous nous assîmes l'un en face de l'autre et je l'observai. Il engloutit trois cookies avant de s'en apercevoir.

— Quoi ? grogna-t-il, en fronçant les sourcils.

Des miettes s'étaient accumulées à la commissure de ses lèvres. Il avait une jolie bouche, d'ailleurs.

— Je réfléchissais ce matin... Je pensais à toi.

— À moi ?

Il but une gorgée de café.

— Ce n'est pas un sujet très intéressant, je t'assure.

— Au contraire. Je me suis rendu compte que nous sommes amis depuis que j'ai acheté cette maison et que je ne sais presque rien de toi.

— Il n'y a rien à savoir.

— Tu as déjà été marié ?

Il se renfrogna de plus belle.

— Il me semble que tu as mieux à faire pour t'occuper l'esprit.

— Pas vraiment. J'aurais tendance à penser que tu n'as jamais été marié. Je suis entrée chez toi, souviens-toi.

— La belle affaire. Et si mes souvenirs sont exacts, tu es entrée sans y avoir été invitée.

Je me hâtai de me défendre.

— Je t'apportais à dîner parce que tu avais la jambe cassée !

— Je n'avais pas faim.

— Ne change pas de sujet.

Je n'allais pas lui permettre de m'entraîner dans une dispute.

— Il n'y a pas un seul objet personnel chez toi. Pas de tableaux, pas de photos, rien.

Il secoua la tête.

— Et alors ? Je ne suis pas un as de la décoration d'intérieur. Tu vas me conseiller de regarder cette chaîne que tu adores où une femme peut faire une salle à manger avec une bouteille de coca et une canne à pêche ?

— Non. Je me disais que tu étais peut-être dans le programme de protection des témoins.

Mark s'étrangla de rire, recrachant une gorgée de café dans sa tasse.

— Je parle sérieusement.

— Dans ce cas, tu as une imagination débordante.

— Très bien, tu n'es pas dans le programme. Tu n'as pas répondu à ma question.

Il soupira, apparemment tout à fait ennuyé.

— Quelle question ?

Il se servit un autre cookie et se leva.

— As-tu été marié ? répétai-je, plus fort cette fois.

— Je ne vois pas pourquoi tu tiens tellement à le savoir. Ça ne te regarde pas, il me semble.

À l'évidence, il voulait me remettre à ma place.

— Je suis curieuse, c'est tout.

Il déposa la tasse dans l'évier.

— Il n'y a pas de quoi l'être. Je ne suis pas si intéressant que ça. À plus tard.

Sur quoi il sortit.

— Eh bien, eh bien, il est susceptible, hein ?

Rover inclina la tête en signe d'assentiment.

Bien déterminée à persévérer, je décrochai le téléphone. S'il voulait s'obstiner, il fallait que je passe au plan B. Je composai le numéro de mon amie Peggy Beldon.

Avec son mari, Bob, elle tenait *Vents et Marées*, une autre maison d'hôtes de la ville. C'était Peggy qui m'avait recommandé Mark. Toujours serviable et prête à me renseigner, elle était vite devenue une amie. Jamais je n'avais eu l'impression qu'elle me considérait comme une concurrente. En fait, elle m'envoyait souvent des clients qu'elle ne pouvait héberger. Je lui en étais reconnaissante et appréciais les conseils qu'elle m'avait prodigués.

— Jo Marie ! s'écria-t-elle d'une voix ravie. Que puis-je faire pour toi ?

— J'ai une question à te poser, commençai-je légèrement embarrassée.

— Je t'écoute.

— Je me demandais ce que tu savais au sujet de Mark Taylor.

— OK, dit-elle lentement, comme si ma question la prenait par surprise.

— Ce n'est pas que je m'intéresse à lui, ajoutai-je, pour que les choses soient claires.

— Je n'ai pas pensé à ça, répondit Peggy. J'ai hésité parce que je ne peux pas te dire grand-chose. Je ne sais presque rien de lui.

— Quelqu'un d'autre pourrait me renseigner ?

Mark était l'homme le plus cachottier que j'avais jamais rencontré. J'étais certaine qu'il y avait une histoire là-dessous, peut-être un passé sombre.

— Je peux demander à Bob si tu veux. Il est sorti, mais il ne devrait pas tarder à rentrer. J'avais prévu de descendre en ville dans une heure environ. Veux-tu qu'on se retrouve à la pâtisserie ? Je te dirai ce que Bob m'a raconté.

— Parfait. À tout à l'heure.

D'une manière ou d'une autre, j'allais déterrer les sombres secrets de Mark Taylor.

2

Dans la navette qui allait de l'aéroport de Seattle-Tacoma à Cedar Cove, Ellie Reynolds avait l'estomac noué, le cœur au bord des lèvres. Avait-elle bien fait de donner ce rendez-vous à Tom Lynch ? Les mises en garde de sa mère résonnaient encore à ses oreilles, brouillant ses pensées.

Elle joignit ses mains crispées, regardant défiler le paysage. Une femme d'âge mûr était assise de l'autre côté de l'allée, un tricot entre les mains. Comme si elle avait deviné le malaise d'Ellie, elle lui adressa un sourire rassurant. Ellie le lui rendit et tourna la tête. À bien des égards, la région ressemblait à son Oregon natal.

Elle était venue à deux reprises dans les environs de Seattle. Une fois avec les scouts et une autre avec la chorale de l'école à l'occasion d'une fête de Noël. Le reste du temps, Ellie et sa mère ne s'étaient guère éloignées de la maison. À seize ans, visiter la

« grande ville » de Seattle avait été une aventure palpitante. Maintenant, à vingt-trois ans, elle avait l'impression d'être une enfant têtue et désobéissante.

Ellie décida de ne plus penser à sa mère mais à Tom. Aussitôt, elle fut envahie par une vague de chaleur. Ils communiquaient depuis des mois sur Facebook, par e-mail, texto ou téléphone. Jamais elle n'avait été autant éprise d'un homme, à plus forte raison d'un homme qu'elle n'avait jamais vu. Ils avaient une foule de choses en commun et un lien réel s'était établi entre eux. Ils aimaient regarder les étoiles, faire de longues promenades et lire des romans classiques. D'ailleurs, ils s'étaient connus par l'intermédiaire d'un club de lecture en ligne.

Ancien sous-marinier, Tom travaillait désormais sur le chantier naval de Bremerton. À la seconde où sa mère avait appris la nouvelle, elle s'était mise dans tous ses états. C'était bien connu, les marins étaient des hommes dépravés, avec une fille dans chaque port. Ellie s'était refusé à y croire. Tom était un peu timide, exactement comme elle, sauf quand elle était nerveuse. Aussi idiot que cela puisse paraître, quand elle était vraiment anxieuse, comme à présent, elle était capable de confier à un parfait inconnu des choses qu'elle n'aurait même pas envisagé de partager avec sa meilleure amie.

En dépit des avertissements de sa mère, Ellie avait confiance en Tom. Tout ce qu'elle savait à son sujet le faisait paraître gentil, attentionné, intelligent et studieux, aux antipodes du marin stéréotypé jouant avec les sentiments d'autrui. Elle ne parvenait pas à lui prêter de mauvaises intentions. Elle était prête à se laisser guider par sa foi et par son cœur.

Ce week-end, ils allaient se voir pour la première fois. C'était Tom qui avait suggéré qu'elle retienne une chambre à la Villa Rose. Ellie pria une fois de plus d'avoir pris la bonne décision. Elle avait réservé en mai et changé d'avis deux fois depuis.

Son erreur avait été de parler de Tom à sa mère. Bouleversée d'apprendre qu'Ellie projetait d'aller voir un jeune homme qu'elle avait connu sur Internet, certaine qu'elle allait commettre la pire erreur de sa vie, Virginia Reynolds l'avait harcelée au point qu'Ellie avait cédé et annulé sa visite. Lorsqu'elle avait expliqué la situation à Tom, celui-ci avait proposé de contacter sa mère pour la rassurer. Bien que touchée, Ellie avait jugé absurde de devoir justifier ses faits et gestes à son âge et, désireuse de prouver qu'elle était capable de prendre ses propres décisions, elle avait fait une autre réservation quelques jours plus tard. Tom avait déclaré que sa proposition tenait toujours, s'affirmant disposé à bavarder avec sa mère, à répondre à ses questions et même à lui fournir des références si elle le souhaitait.

Le téléphone portable d'Ellie émit un son, indiquant qu'elle avait reçu un texto. Espérant qu'il venait de Tom, elle tira l'appareil de son sac et poussa un soupir de frustration en voyant le nom affiché.

Dis-moi que tout va bien, avait écrit sa mère.

J'ai atterri. Tout va bien, répondit rapidement Ellie.

Tant mieux. Tu ne peux pas savoir à quel point je suis inquiète.

Je vais bien, maman.

Ellie soupira et rangea son téléphone, ignorant la notification suivante, certaine que le texto venait encore de sa mère.

Le problème, Ellie le savait, venait de l'échec du mariage de ses parents. Tout au long de son enfance, sa mère lui avait dit et répété que les hommes n'étaient pas dignes de confiance. Qu'ils vous piétinaient le cœur et s'en allaient comme si de rien n'était. Telle avait été l'expérience de Virginia, et elle était prête à tout pour protéger sa fille unique du même sort.

Après le divorce, Ellie était devenue le centre de son univers. Virginia s'était entièrement vouée à sa fille. Son temps, ses ressources et son amour étaient focalisés sur Ellie. Par moments, celle-ci avait l'impression de suffoquer. Elle éprouvait le besoin de suivre sa propre voie, mais culpabilisait, sachant qu'elle était tout pour sa mère.

Son téléphone sonna. Une fois de plus, Ellie espéra que c'était Tom.

C'était sa mère.

Elle laissa se déclencher sa boîte vocale. Sa voisine lui lança un regard inquisiteur, qu'elle ignore. Au fond, Ellie comprenait parfaitement les inquiétudes de sa mère. Elle l'avait suppliée de lui permettre de l'accompagner lors de cette première rencontre. Ellie avait même envisagé cette possibilité, mais fugacement. C'était une démarche qu'elle avait envie – non, besoin – d'accomplir seule. Par mesure de précaution, elle retrouverait Tom dans un lieu public.

Si, après ce rendez-vous, ils décidaient que leur relation avait un avenir, ils continueraient à se fréquenter et feraient plus ample connaissance. Il viendrait dans l'Oregon et elle le présenterait à sa mère.

Bien qu'introvertie, Ellie n'était pas idiote. Elle avait ses propres doutes. Ses rapports avec Tom sortaient de l'ordinaire. Elle aurait été la première à reconnaître que la plupart des relations ne débutaient pas ainsi. Pourtant, en dépit de son expérience limitée, son cœur lui disait que Tom Lynch méritait son intérêt.

Ellie vérifia ses e-mails et vit que Tom lui avait envoyé un message lui demandant de l'avertir de son arrivée. Non sans regret, elle devait admettre que Tom avait été un tantinet cachottier, et sa mère avait pris un malin plaisir à le lui faire remarquer à la moindre opportunité. Ellie n'avait pas cherché à protester : elle s'était contentée de dire qu'elle se fiait à son instinct. Ce qui, avec le recul, n'avait peut-être pas été la plus sage des réponses. Cette déclaration avait aussitôt déclenché une diatribe interminable contre le père d'Ellie. Il y avait eu un temps où Virginia aussi avait écouté son cœur, et voilà où sa naïveté l'avait menée. Ellie connaissait la chanson.

Virginia était tombée amoureuse d'un jeune homme qu'elle avait rencontré à l'Université, mais dès le départ, ses parents avaient eu des doutes au sujet de Scott Reynolds. Ils ne l'appréciaient pas et n'avaient pas confiance en lui. Une rencontre avait suffi à son père pour déclarer que Scott était trop poli, trop sûr de lui, et, pire encore... superficiel. Ses parents avaient tenté de dissuader Virginia de s'engager dans une relation avec un homme aussi imbu de lui-même. Ils avaient quelqu'un d'autre en tête pour leur fille unique, quelqu'un de bien plus approprié. Ils étaient convaincus que Scott lui briserait le cœur. Et ils avaient eu raison.

Aveuglée par l'amour, Virginia ne les avait pas écoutés. Scott et elle, fous amoureux, avaient continué à se fréquenter. Pour couronner le tout, ils s'étaient enfuis ensemble pour se marier en secret.

Pendant une brève période, Virginia en convenait, elle avait nagé dans le bonheur, surtout lorsqu'elle avait appris qu'elle était enceinte. Scott avait abandonné ses études et trouvé un emploi de chauffeur de taxi. Il avait été ravi d'avoir une petite fille, qu'ils avaient baptisée Eleanor, comme la mère de Virginia, dans l'espoir que les parents de celle-ci lui pardonneraient sa désobéissance et accepteraient Scott au sein de leur famille. Scott l'avait aussitôt surnommée Ellie, et le nom était resté. Les parents de Virginia avaient reçu leur fille et petite-fille à bras ouverts et fait un effort avec Scott, mais apparemment, l'hostilité de ce dernier avait créé un réel fossé entre eux.

Scott s'était vite lassé du rôle de père et de mari. Son salaire de chauffeur leur permettait tout juste de joindre les deux bouts. Les parents de Virginia avaient proposé de leur prêter de l'argent, mais Scott n'avait pas voulu en entendre parler. C'était là que leurs problèmes avaient commencé. Virginia ne parvenait pas à comprendre pourquoi il tenait tant à ce qu'ils se débrouillent tous seuls. Leurs disputes étaient devenues plus fréquentes, surtout lorsque Virginia s'était mise à passer beaucoup de temps chez sa mère. Scott rentrait souvent tard du travail et quand Virginia lui demandait où il était, il rétorquait que cela importait peu puisque, de toute façon, elle semblait préférer la compagnie de ses parents à la sienne.

Puis le jour était arrivé où le père de Virginia avait juré avoir vu son gendre avec une autre femme. Quand Virginia l'avait mis au pied du mur, il avait soutenu que cette prétendue maîtresse était une collègue et amie, de surcroît âgée de trente ans de plus que lui. Virginia avait refusé de le croire. Le soupçon s'était immiscé dans leur couple, et le mariage s'était très vite désintégré.

Quand Virginia avait demandé le divorce, ses parents l'avaient accueillie, prêts à pardonner à leur fille de s'être laissé bernier par amour. Ellie n'avait que de vagues souvenirs de son père.

Et voilà qu'à présent, l'histoire se répétait. Ellie s'opposait à sa mère pour un homme, elle aussi, un homme qu'elle n'avait même pas encore rencontré.

La navette s'arrêta dans une localité appelée Gig Harbor, et un couple âgé descendit. Pendant que le chauffeur sortait leurs bagages, Ellie contempla les bâtisses pittoresques alignées au bord de l'eau. Elle ne savait que peu de chose de Cedar Cove, mais elle espérait que l'endroit serait aussi charmant que celui-ci.

— C'est encore loin jusqu'à Cedar Cove ? demanda-t-elle à l'homme lorsqu'il remonta.

— Non, pas vraiment. Nous devrions y être d'ici une demi-heure environ.

Ellie le remercia d'un bref sourire. Son estomac se noua de plus belle. Encore maintenant, elle avait du mal à croire qu'elle avait tenu tête à sa mère.

— Il y a deux autres arrêts avant, expliqua le chauffeur en redémarrant. Purdy et Olalla. Quelqu'un vient vous attendre ? la questionna-t-il

en la regardant dans le rétroviseur. Un parent ou un ami ?

— Oui oui.

Enfin, plus ou moins. Tom avait proposé de prendre un congé pour venir la chercher, mais elle avait décliné l'offre. Pour leur première rencontre, elle voulait paraître à son avantage, et non en tenue de voyage comme à la descente d'un avion. Quand elle avait interrogé Jo Marie à propos des compagnies de taxis de la ville, celle-ci l'avait surprise en déclarant qu'elle viendrait elle-même à l'arrêt de bus.

— On dirait qu'il va faire beau, commenta tranquillement la femme de l'autre côté de l'allée. C'est la meilleure époque de l'année pour visiter la région. Vous êtes ici pour le week-end ?

— Oui.

La femme tricotait sans regarder ses mains, guidant la laine d'un geste fluide autour des aiguilles.

— Je viens chaque année rendre visite à mes enfants et petits-enfants. Ma fille et mon gendre travaillent tous les deux, mais mon petit-fils m'attend au parking à Olalla.

— Je vais rencontrer quelqu'un pour la première fois, lâcha Ellie. Il travaille au chantier naval.

Elle se prépara mentalement, s'attendant à la désapprobation de son interlocutrice. Si cette tricoteuse ressemblait le moins du monde à sa mère, une mise en garde ou une remarque n'allait pas tarder. Mais l'autre femme resta silencieuse et Ellie se rendit compte qu'elle était ridicule. Sa mère l'avait conditionnée à escompter une réaction négative.

— Nous nous sommes connus sur Internet, dans un club de lecture, reprit-elle, tâtant le terrain. En

fait, il a demandé à être mon ami sur Facebook. Son club avait des liens avec le mien... enfin, c'est une longue histoire.

Elle soupçonnait cette dame de ne pas connaître grand-chose aux réseaux sociaux.

— J'ai l'impression que beaucoup de jeunes se rencontrent ainsi de nos jours.

— Comme je vous le disais, ce sera la première fois qu'on se voit, poursuivit Ellie. J'avoue que je suis nerveuse.

Et bavarde, ce qui n'était pas une combinaison fantastique, mais elle ne pouvait s'empêcher de parler.

— C'est plutôt romantique, non ?

Ellie sourit. C'était à la fois romantique, dangereux et un peu idiot.

— Je crois que je suis déjà à moitié amoureuse de lui. C'est curieux, n'est-ce pas, quand on pense que notre relation jusqu'ici a uniquement consisté en messages et en appels téléphoniques ?

— À mon avis, l'amour a rarement un sens, commenta la dame. Je m'appelle Martha, à propos.

— Et moi Ellie.

— Ravie de faire votre connaissance, Ellie.

— Ma mère n'approuve pas cette visite, avoua Ellie d'une voix sourde.

— Nous avons tous du mal à laisser partir nos enfants.

Martha arborait un air songeur, comme si elle se remémorait un épisode de son passé.

— Quand Marilyn a épousé Jack, j'étais très contrariée qu'elle vienne vivre dans l'État de Washington, à l'autre bout du pays pour moi qui habite

dans le New Jersey. J'étais sûre qu'elle faisait une erreur, mais elle adore cette région. Et à dire vrai, je prends plaisir à venir ici en vacances chaque été. Marilyn tient un salon de coiffure dans Harbor Street, la rue principale de Cedar Cove. Où allez-vous descendre, Ellie ?

— J'ai retenu une chambre à la Villa Rose.

— Je connais cette maison d'hôtes. Elle est située tout en haut de la rue qui passe devant le salon de Marilyn. De là, on a un panorama superbe sur la baie.

Tom avait affirmé la même chose. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il avait recommandé la Villa Rose. De la terrasse, on voyait non seulement le phare, mais aussi le chantier naval de Bremerton.

Le téléphone d'Ellie émit un bruit, et elle y jeta un coup d'œil rapide en soupirant. Encore un avertissement. Elle vit que Martha l'observait.

— Encore ma mère, dit-elle en rangeant l'appareil. Elle est convaincue que je vais me ridiculiser.

— Et si c'est vrai ?

— Je n'ai pas fini d'en entendre parler.

— Pensez-vous être en train de faire une sottise ? demanda Martha d'un ton amical.

— Peut-être, admit Ellie en se redressant, mais franchement, ça m'est égal.

Martha lui adressa un sourire bienveillant.

— En tant que mère, je comprends ses craintes. Je suis sûre qu'elle ne songe qu'à votre bien. J'aurais aimé éviter à mes enfants de connaître la déception et le chagrin, mais la vie ne marche pas comme ça. Chacun de nous doit faire l'expé-

rience de la douleur pour aller de l'avant et suivre sa propre voie.

Ellie aurait aimé que Virginia voie les choses de la même manière.

Le bus ralentit à l'approche d'Olalla.

— Mon petit-fils vient d'avoir son permis de conduire, expliqua Martha en rangeant son tricot. Il est tout excité à l'idée de venir me chercher. Je vous souhaite bonne chance, à vous et à votre jeune ami.

— Merci, dit Ellie. Pour tout.

Elle attrapa son téléphone pour appeler Jo Marie. Celle-ci répondit aussitôt.

— Ah ! J'attendais votre appel. Je prends mes clés et je pars tout de suite. Cela ne vous ennuie pas si j'amène mon chien ?

— Pas du tout.

— À tout à l'heure !

Ellie aimait les animaux. Tom aussi d'ailleurs. Dans un de ses e-mails, il avait évoqué son chien, Ranger. Il l'avait eu lorsqu'il était encore à l'école primaire, et il lui avait appris à rattraper un Frisbee®. À sa mort, il avait été bouleversé. Pour sa part, Ellie avait toujours eu des chats, mais elle espérait bien avoir un chien un jour.

Ellie inspira lentement. Elle se sentait mieux qu'à aucun moment depuis qu'elle était montée dans l'avion qui effectuait la brève liaison entre Bend et Seattle. Quoi qu'en dise sa mère, elle était optimiste quant à cette aventure. Très optimiste.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La mélodie de l'été
Debbie Macomber



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
E D I T I O N S